

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 15 (1877)
Heft: 46

Artikel: [Nouvelles diverses]
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-184421>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

n'avait jamais eu l'occasion de s'astreindre, lui faisait éprouver des émotions nouvelles dont il lui plaisait de prolonger le cours; et Carmen pouvait chaque soir rentrer sans rougir dans la cabane de sa mère, de la soi-disant veuve silencieuse et farouche que les autres montagnards appelaient Bastienne l'Espagnole.

Mais un jour Didier reçut une dépêche bien inattendue. Son frère ainé venait d'être tué à la chasse. Une douleur profonde envahit toutes ses pensées; puis, au moment de partir, il se souvint de Carmen, et alors la vérité lui apparut telle qu'elle était, ridicule et invraisemblable. Il était amoureux, et cet amour, dont il ne s'était pas rendu compte jusque-là, était son premier amour. Dans un pareil moment, il ne pouvait emmener la petite montagnarde; d'ailleurs il voyait l'avenir sous un aspect plus sérieux; la mort de son frère lui imposait des devoirs nouveaux, et le projet qui, la veille, lui semblait la chose la plus naturelle du monde lui parut une entrave et une faute; mais, avant de quitter Barèges, il voulait dire adieu à Carmen.

En apprenant qu'il allait partir, elle devint pâle; ses lèvres s'entr'ouvrirent, et aucune parole ne put en sortir. Il baissa son front! C'était le premier baiser qu'il lui donnait.

— Vous ne partirez pas sans moi, dit-elle enfin; vous m'avez promis de m'emmener.

Didier pensa qu'il s'était créé des scrupules bien mal à propos, et oubliant bien vite la résolution qu'il avait prise, il se dit que l'enlèvement de Carmen ne serait que retardé. Il lui avait en effet répété souvent qu'il l'emmènerait, et elle s'en souvenait! Il passa un bras autour de sa taille, et elle appuya sa tête sur son épaule.

— Tu veux donc bien me suivre? lui dit-il.

— Oh oui, répondit-elle. Et sur ses lèvres errait un baiser. Didier le prit.

— Je reviendrai te chercher.

— Pourquoi ne m'emmenez-vous pas aujourd'hui?

— Parce qu'un grand malheur vient de me frapper! Mon frère est mort et, dans un pareil moment, je ne pourrais pas m'occuper de toi.

— C'est vrai, dit-elle tristement. J'attendrai.

— Je te retrouverai ici, et nous partirons ensemble.

— Avec ma mère.

— Avec ta mère! répéta Didier stupéfait.

— Ah! si elle devait me quitter, elle ne consentirait pas à notre mariage!

Didier resta profondément interdit! La petite gardeuse de moutons, la fille de Bastienne l'Espagnole, croyait qu'il avait l'intention de l'épouser! Elle n'avait pas compris ce qu'il voulait, et il ne savait comment la détramer, car il se sentait intimidé en face de cette innocence.

— Je ne suis plus maître de mon sort, reprit-il enfin; je dois maintenant me consacrer à mon père, à ma mère, et je ne sais ce que je pourrai faire.

— Alors, je ne serai jamais votre femme!

Elle s'arracha violemment à son étreinte, se leva, puis tomba à quelques pas en sanglottant. Didier s'agenouilla près d'elle, et lui prit la main.

— Pardonnez-moi, lui dit-il; sans le vouloir, je vous ai trompée! Nous ne nous sommes pas compris; mais je vous aimerai toujours et, de loin, je veux veiller sur vous! Je serai votre protecteur, votre ami, le voulez-vous?

Elle ne répondit pas; elle pleurait, et ses larmes faisaient oublier à Didier les larmes qui coulaient au château d'Hauterive. Il attacha à son cou une grande croix d'or; puis il lui donna un dernier baiser, en murmurant à son oreille: au revoir!

— Vous me trompez encore! s'écria-t-elle; je sais bien que vous ne reviendrez pas, et que je ne vous reverrai jamais!

Au lieu de redescendre à Barèges, Didier prit le sentier qui conduit à St-Justin, et arriva chez la mère de Carmen. C'était une grande femme brune, type méridional absolument opposé à celui de sa fille.

— Vous ne me connaissez pas, lui dit-il, mais j'ai quelquefois rencontré votre fille sur la montagne; je m'intéresse

à elle, et je veux, avant de quitter le pays, vous laisser un souvenir pour elle.

Une angoisse inexprimable se peignit sur le visage de la montagnarde, et sa main s'éleva menaçante.

— Rassurez-vous, reprit Didier, en posant sur la table une bourse pleine d'or; ce que je fais aujourd'hui est la première bonne action de ma vie; vous pouvez accepter cela; c'est le don d'un homme qui ne vous a jamais offensée; je vous en donne ma parole d'honneur.

Bastienne le regardait fixement.

— Vous dites la vérité, je le vois bien, dit-elle après un instant de silence; mais pourquoi voulez-vous donner cet argent à Carmen?

— Parce qu'elle m'inspire un vif intérêt; je l'ai interrogée; je sais que vous n'êtes pas riche, et l'idée de la doter m'est venue, voilà tout! Je vous prie même de ne pas lui parler de cela; plus tard, quand elle se mariera, vous lui direz d'où vient cette dot; mais alors elle ne se souviendra même plus de moi.

— Reprenez cet argent, dit la montagnarde; je ne puis l'accepter! Carmen ne se mariera jamais! non; jamais!

— Qu'en savez-vous? Si un jour comme toutes les jeunes filles, elle...

— C'est impossible! Impossible, s'écria-t-elle avec angoisse! Je vous dis que jamais elle ne se mariera!

Elle saisit la bourse et la rejeta dans les mains de Didier.

— De l'argent! à elle! Oh! non.

Il y avait dans le refus de cette femme tant de volonté et d'autorité, que Didier n'osa plus insister. Il avait deviné depuis longtemps que Carmen n'était la fille ni d'un guide de la contrée, ni d'un muletier espagnol; le refus de Bastienne, l'orgueil qui exprimait son regard quand elle parlait de cette enfant, confirmaient ses soupçons au sujet de son origine.

Quelques heures plus tard le comte d'Hauterive avait quitté Barèges.

(A suivre.)

Le tribunal du district de ** avait dernièrement à juger une affaire pénale; il s'agissait de lettres anonymes. Un municipal des environs fut appelé comme témoin et, dans le cours de son interrogatoire, le président lui demanda si peut-être il était l'auteur de ces lettres.

— Monsieur le président, répondit le témoin avec indignation, je n'ai jamais signé de lettres anonymes!

N'achetez pas du vin trop cher, disait un Morgien à son voisin, car aussi longtemps qu'il ne sera pas revendu, vous aurez une épée de Démocrate sur la tête.

L. MONNET.

THÉATRE DE LAUSANNE

Direction de M. A. Gaillard.

Dimanche 18 novembre, 1877.

LE NAUFRAGE
DE LA
MÉDUSE
drame en 5 actes.

LA BONNE AUX CAMELIAS

vauville en 1 acte.

On commencera à 7 heures précises.

LAUSANNE — IMPRIMERIE HOWARD-DELISLE ET F. REGAMEY.